

Mon cher directeur,

Vous avez bien voulu reproduire, il y a quelques mois, dans le *Ménestrel*, une ou deux anecdotes musicales que j'avais publiées dans le *Journal des jeunes personnes*, sous le titre de: *Un Quatuor patriarcal*. Je suis sensible à l'honneur que vous avez fait à ma prose, en la faisant ainsi passer sous les yeux de vos abonnés. Je croyais n'avoir à parler que devant un cercle de petites rieuses, plus rapprochées de l'enfance que de l'adolescence, et, tout à coup, vous me donnez pour auditoire ce qu'il y a de plus distingué parmi les artistes et les amateurs de musique de Paris et des départements.

Je ne sais pourtant si je dois pousser plus loin l'expression de ma reconnaissance, car, très-involontairement sans doute, mais très-positivement aussi, vous avez mis, sous ma plume, une grosse injure à l'adresse de ces mêmes amateurs. Oh! ne vous récriez pas! Cela est ainsi. Quand je dis *vous*, ce n'est peut-être pas vous, monsieur l'Éditeur, mais c'est alors vous, monsieur l'Imprimeur, qui êtes le premier coupable; mais c'est toujours vous, monsieur l'Éditeur, qui devez corriger les fautes de votre imprimeur, sous peine de les endosser, à moins que vous ne les fassiez endosser au pauvre auteur, ce qui est, en effet, plus commode.

Or, voici en quoi consiste cette grosse injure. Ainsi que je l'ai dit, mon article était intitulé: *Un Quatuor patriarcal*. Ces mots étaient imprimés en grosses capitales dans le numéro de décembre 1860, du *Journal des jeunes personnes*. Vous, — vous, Éditeur, vous, Imprimeur, peu importe, — me faites dire: *Un Quatuor d'amateurs*. Ma foi, cher directeur, ceci est grave! Moi, qui professe une haute estime pour les amateurs en général, et en particulier pour les Cap, les David, les de Trémont, les Quinefault, les Raoul, les de Sayve, les de Bèze, les Brochant de Villiers, les de Rémusat, les Lecourt, les de Sauzay, les..... *et cætera, et cætera*, car la liste est longue; moi, qui connais des quatuors d'amateurs presque aussi parfaits que des quatuors d'artistes, vous voulez que j'enveloppe tous ces amateurs dans la même réprobation, et que je les suppose tous capables de jouer un quatuor de Pleyel à trois, en supprimant la partie d'alto, et un quatuor de Beethoven à cinq, en doublant, par une guitare, la partie de second violon! Non, mon cher directeur, je proteste, je me révolte, je m'insurge contre une aussi calomnieuse suppo- // 338 // -sition [supposition], non moins insultante pour moi que pour lesdits amateurs, et, puisque j'ai la plume en main, souffrez que j'en profite pour écrire au beau milieu de votre journal, ces mots:

ERRATA.

Voir les numéros du *Ménestrel* qui contiennent un article intitulé: UN QUATUOR D'AMATEURS; effacez et lisez: UN QUATUOR PATRIARCAL.

Voilà qui est dit. Je me tiens pour satisfait.

Quoi qu'il en soit, mon cher directeur, cet article me valut une jolie lettre d'un amateur distingué, homme de trop d'esprit pour se formaliser

de mon titre malencontreux, et qui voulut bien ajouter une nouvelle anecdote aux deux que j'avais racontées. Cet amateur est M. Carlier aîné, ancien agent de change à Dunkerque. Je ne saurais mieux faire que de copier littéralement sa lettre. Je me trouve néanmoins embarrassé dès les premiers mots, à cause d'une épithète flatteuse dont mon aimable correspondant m'a gratifié, et que j'aurais peut-être l'air de m'attribuer à moi-même en la répétant. Je ne doute pas que si je vous consulte sur ce point, vous n'hésitez pas à me dire qu'il faut savoir me mettre au-dessus de ces petites affectations de modestie, et que, puisque M. Carlier est un homme excessivement poli, je dois lui laisser tout le mérite de sa courtoisie.

Je transcris donc la lettre de M. Carlier, sans aucun scrupule pour le *spirituel récit* que je lui renvoie à bon droit.

Paris, 4 juillet 1861.

A M. D'ORTIGUE, au *Ménestrel*.

Monsieur,

Votre spirituel récit du *Quatuor d'amateurs* (sic), m'a fort réjoui, en me rappelant une scène du même genre qui m'est arrivé à moi-même, et que je suis tenté de vous raconter.

C'était en 1808; j'avais alors 14 ans, et je jouais passablement du violon, à preuve que nous exécutions tout Haydn, Boccherini, que les anciens appelaient *la femme de Haydn*, Mozart, les premiers quatuors de Beethoven, même les trois grands dédiés au prince Radoumowski. Vous voyez déjà que je n'habitais pas Paris, et que je suis d'un département qui, en fait de musique, a devancé de beaucoup la capitale. Il y a plus de trente ans que nous y chantions *l'Oberon*, de Weber, *Jessonda*, de Spohr, *Cantemir*, de Fesca, que Paris connaît à peine. Bref, j'étais Flamand, du département du Nord. Ami intime, dès ce temps-là, de Coussemaker, auteur de *l'Histoire de l'harmonie au moyen âge*, j'ai été fort lié avec le bon Niedermeyer, que nous venons de perdre, et je le suis encore avec Charreire, l'aveugle, organiste de Limoges.

Je vous cite tout cela, Monsieur, pour vous persuader que j'ai connu, et que je connais mieux en musique que ce que je vais vous raconter.

Donc, je jouais assez proprement du violon en 1808; j'avais entendu Rode et Lafont, tour à tour de passage à Dunkerque, et, en outre de la bonne musique que nous faisons avec un groupe d'assez bons amateurs, mon maître, qui était glorieux de son élève, me mettait volontiers, comme on dit, à toute sauce.

Or, un jour il arriva, dans la localité, un nouveau musicien qui s'offrit pour jouer la partie de cor à l'orchestre du théâtre; mais, vous savez qu'en province, tout en jouant d'un instrument à vent, on a besoin

de plusieurs cordes à son arc pour faire flèche, c'est-à-dire pour gagner sa vie. Après avoir *souper du théâtre*, notre musicien avisa qu'il pourrait bien, le lendemain, *déjeuner de l'autel*. Il se présenta donc, en qualité de *serpent*, au voyal de la paroisse. Pour être agréé à cet emploi, il lui fallait prouver qu'il était capable de le remplir, et mon maître de violon, qui le patronait, ne trouva rien de plus décisif que d'annoncer une séance solennelle, où l'on entendrait un serpent, mais un serpent des plus agréables, comme dit Molière, descendant en droite ligne de celui qui séduisit notre grand'mère Ève. Au jour fixé, ce fut moi, Monsieur, qui fus choisi pour lui donner la réplique, et voici dans quel morceau. Nous jouâmes un quatuor de Haydn, de l'œuvre 33, s'il m'en souvient, dans lequel *ce fut un serpent qui fit la partie de violoncelle!*... et cela, Monsieur, devant un auditoire de soixante personnes, venues de toutes parts pour entendre cette merveille!

Depuis lors, grâce à ma complaisante entremise, j'ai eu le plaisir de voir, pendant plus de 25 ans, ce serpent dessiner sa noire silhouette sur le blanc surpris de son maître, et d'entendre ses mugissements accompagner les chantres aux processions de la paroisse. Aujourd'hui, il y a 53 ans de cela, j'en frémis encore, et je bénis le ciel qui nous a délivré du Serpent, ce *monstre odieux*, au dire de Boileau.

Agréez, Monsieur, mes salutations les plus cordiales,

CARLIER.

Voilà une anecdote piquante, mon cher rédacteur; de plus, gentiment narrée, et je suis bien aise d'être pour quelque chose dans sa publicité. Mais, avez-vous remarqué la phrase où mon honorable correspondant dit avec beaucoup de finesse: «Vous voyez déjà que je n'habitais pas Paris»? Eh bien! mon cher directeur, ce que M. Carlier dit de certaines villes du Nord, qui, en fait de musique, *avaient devancé la capitale*, je le puis dire avec autant de raisons de certaines villes du Midi. Oui, à Nismes, il y avait une société d'amateurs qui exécutaient les derniers quatuors de Beethoven, alors qu'ils étaient inconnus à Paris. Rossi, le fameux dentiste de la place des Victoires, que plusieurs d'entre nous ont connu, qui avait chez lui deux séances de quatuors par semaine, m'a affirmé le fait. J'ai entendu moi-même à Marseille ces mêmes quatuors de Beethoven, et quatre ou cinq symphonies du maître, la première en *ut*, la deuxième en *ré*, la troisième (*l'Héroïque*), la *Pastorale*, exécutées cinq ou six ans avant la fondation de la Société des concerts.

Maintenant, mon cher directeur, je vous devine, vous vous adressez au bibliophile, et vous désirez, puisque nous voilà à peu près délivré du Serpent dans les églises, qu'avant de terminer ma lettre, je vous donne quelques renseignements sur l'origine du rauque et énorme reptile qui enlaçait jadis le lutrin de ses replis;

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Voici ce qu'en dit l'abbé Lebeuf dans le *Mercure de France* de juillet 1725, p. 1602: «Si l'on pouvoit juger des siècles passés par ce qui se voit aujourd'hui, on pourroit dire que du temps de saint Germain, on jouoit du Serpent dans l'église de Notre-Dame (de Paris): *Inde senex largam ructat ab ore tubam*. Y a-t-il un instrument de l'église qui mérite mieux le nom de *larga tuba* qu'un serpent? Néanmoins, on ne peut pas traduire ainsi la pensée de saint Fortunat, parce qu'il est certain qu'il n'y a guère que six vingt ans que cet instrument a été inventé en France, ainsi qu'il est marqué dans un des *Mercure*.»

Cette dernière indication est précieuse, en ce qu'elle fait remonter l'usage du serpent parmi nous, environ à l'année 1605. Vous avez vu, dans ma précédente lettre, les Serpents d'Avignon, *canonner les oreilles* du bon Louis XIII, à son entrée dans la ville des papes, en l'an de grâce 1622.

Mais ce que beaucoup de gens ignorent, c'est qu'un professeur de serpent à Paris, nommé Imbert, de Sens, a publié un livre dont le titre est fort curieux. Je le donne tout au long:

«*Nouvelle méthode ou principes raisonnés du plain-chant dans sa perfection, tirés des éléments de la musique, contenant aussi une Méthode de Serpent pour ceux qui en veulent jouer avec goût, où l'on trouve des cartes pour apprendre à connoître le doigter, etc. On y trouvera aussi des pièces de basses, des variations et des accompagnements pour ledit instrument. — Sans avoir recours à d'autres livres, les maîtres trouveront dans ladite méthode toutes sortes de pièces de chant choisies, comme duo, trio, quatuors, messes, proses, hymnes, antiennes, répons, // 339 // et autres pièces de composition en parties, pour enseigner à leurs élèves. Paris, chez la v^e Ballard, 1780, 268 pp. in-12. (La maison même de l'imprimerie du Ménestrel.)*

Des *variations*! avez-vous entendu? Des *variations* pour le serpent!

Quand vous aurez bien savouré tous les charmes de ce titre, adressez-vous, mon cher directeur, au bibliophile par excellence, le savant M. Anders. Il vous en dira bien d'autres sur l'histoire de ce *désastreux engin*, comme l'appelait M. F. Danjou.

LE MÉNESTREL, 22 septembre 1861, pp. 337–339.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	22 SEPTEMBRE 1861
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	43
Year:	28 ^e ANNÉE
Pagination:	337 à 339
Title of Article:	LETTRES D'UN BIBLIOPHILE MUSICIEN AU DIRECTEUR DU <i>MÉNESTREL</i> .
Subtitle of Article:	II. UN SERPENT.
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page main text
Cross-reference:	None